

charge, se détachèrent pour prendre l'armée française en queue, tandis que le reste continuait à charger en tête. On n'était qu'à une portée de fusil du premier village des Tsonnonthouans, d'où l'on craignait qu'il ne sortît de nouvelles troupes ; et cette crainte, jointe à la surprise dans un lieu désavantageux, causa d'abord quelque désordre. Mais les sauvages, ou du moins une partie d'entr'eux, plus accoutumés que les Français à combattre dans les bois, tinrent ferme, et donnèrent au reste de l'armée le temps de se reconnaître. Alors, les ennemis furent repoussés de toutes parts, et voyant la partie trop inégale, ils se débandèrent pour fuir plus aisément.

Il y eut du côté des Français cinq ou six hommes tués, et une vingtaine de blessés, du nombre desquels fut le P. ANJEL-RAN, jésuite. La perte des Iroquois fut de quarante-cinq hommes tués sur la place, et d'une soixantaine de blessés. Les corps des premiers furent mis en pièces et mangés par les Outaouais, qui firent beaucoup mieux la guerre aux morts, comme le dit M. de Dénonville, dans une lettre à M. de Seignelay, qu'ils ne l'avaient faite aux vivants. Les Hurons qui étaient venus avec eux, se battirent bien, et ceux de Lorette, ainsi que les Iroquois de la Montagne et du Sault St. Louis, encore mieux. Les Canadiens se conduisirent avec leur bravoure accoutumée ; mais, comme on s'y était attendu, les soldats se firent peu d'honneur dans toute cette campagne. "Que peut-on faire avec de tels gens ?" disait M. de Dénonville au même ministre, dans une autre lettre.

Le lendemain du combat, l'armée alla camper dans un des quatre grands villages dont se composait le canton des Tsonnonthouans, et qui était éloigné de sept ou huit lieues du fort des Sables. Il ne s'y trouva personne, et il fut brûlé. Ensuite les Français pénétrèrent dans le pays, et pendant dix jours qu'ils mirent à le parcourir, ils ne rencontrèrent pas une âme. Tous les habitans s'étaient retirés, les uns à la Nouvelle York, les autres chez les Goyogouins. On brûla des cabanes et quatre cent mille minots de bled-d'inde, et l'on tua une immense quantité de cochons. Ce furent là, après le combat dont nous venons de parler, tous les exploits de cette campagne ; car l'armée étant rendue de fatigue, et déjà pleine de malades et de gens qui mouraient en chemin, et les sauvages menaçant sans cesse de se retirer, le général jugea à propos de se rapprocher de la rivière de Niagara, après avoir pris possession du pays qu'il venait de conquérir à peu de frais, mais inutilement, puisque les Tsonnonthouans purent y entrer, et y entrèrent en effet, dès que l'armée française s'en fut retirée. Leur humiliation fut le seul fruit de cette brillante et conteuse expédition.

M. de Dénonville avait toujours extrêmement à cœur de bâtir